



**Résumé :** *Se fondant sur l'étymologie du mot « brouillon » ainsi que sur les dénominations dans différentes langues, la présente contribution tente d'expliquer le rapport paradoxal et ambivalent que des scripteurs non experts entretiennent avec le brouillon scolaire. L'auteure plaide pour une revalorisation par l'Ecole de ce qu'elle nomme le « saliscrit ».*

**Mots clés :** *Brouillon scolaire, Paradoxes, Scripteurs non experts, Rapport à.*

**Abstract :** *On the basis of the etymological origin of the word « draft » and also on the basis of the different languages labels given to it, the present contribution attempts at explaining the paradoxal relationship as well as its ambivalence, that non-expert writers have with academic or school draft. The author pleads for a regain in value, through school, of what she calls "saliscrit" or dirty writing.*

**Key words :** *School draft, Paradoxes, Non-expert writers, Relationship to.*

**المخلص:** إن هذه المساهمة تركز أساسا على الأصول الاشتقاقية لكلمة "مسودة" (*brouillon*)، وعلى مسمياتها في اللغات المختلفة، محاولة تفسير علاقة المفارقة التي يقيمها المحررون غير المحررون بالمسودة المدرسية. إننا ندعو هنا إلى أن تعيد المدرسة الاعتبار لما يمكن تسميته "المكتوب الوسخ" (*le saliscrit*)، وهو مصطلح من اقتراحنا.

**المفاهيم الأساسية:** المسودة المدرسية - المفارقة - المحررون غير المختصين - علاقة.

« Le goût que nous avons pour les choses de l'esprit s'accompagne nécessairement d'une curiosité passionnée des circonstances de leur formation ».

Paul Valéry

Au terme d'une recherche doctorale cherchant à comprendre les causes des difficultés scripturales d'étudiants inscrits en licence de français<sup>2</sup>, j'ai pu mettre en évidence de nombreux « paradoxes du scripteur non expert », lesquels paradoxes me semblent expliquer le « mal à écrire » dont se plaignent les sujets interrogés. Parmi les nombreux paradoxes, il en est un sur lequel je souhaite revenir dans ce papier : il tient à la relation ambivalente que le scripteur entretient avec un objet longtemps déprécié dans la sphère éducative : le

brouillon. Un passage par l'étymologie me semble pouvoir éclairer le rapport du scripteur à l'objet-brouillon et expliquer l'insécurité scripturale dans laquelle le scripteur peut se trouver.

### A travers le temps...

« Brouillon » apparaît en langue française, en tant que substantif masculin, pour la première fois en 1549 pour désigner une personne « qui met le trouble dans les affaires ». Il faudra attendre 1551 (Aubigné, *Mémoires* ds GDF. Compl.) pour le voir prendre le sens que l'on connaît aujourd'hui de premier travail « brouillé », destiné à être recopié et mis au propre. Le substantif est attesté d'abord sous la forme « brouillas » (1220) puis « brouillar » (1611) par substitution de suffixe. Le mot « brouillard », forme évoluée de « brouillar » est passé lui-même du sens initial de manuscrit à la spécialisation commerciale de livre de marchand, de registre sur lequel on inscrit les opérations au fur et à mesure qu'elles se réalisent (1680).

Tous les dictionnaires s'accordent pour reconnaître que « brouillon » vient du verbe « brouiller » (1219, de la fusion du radical brou- et du suffixe -ouiller), mettre en désordre, confondre, troubler. Ce qui semble en revanche faire débat, c'est l'origine du verbe « brouiller ».

Dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française* de 1750, l'Abbé Ménage (1613-1692), qui consacra sa vie à l'étude de la langue française et de ses origines, convient qu'il a d'abord attribué l'origine du mot à « brolium » qui désigne « la confusion et le mélange de divers arbustes qui se voient en beaucoup d'endroits des bois et des forêts », avis que partagera alors, un célèbre professeur de Padoue, M. Ferrari. G. Ménage soutiendra par la suite, que brouiller vient de l'italien « brogliare », formé de « turba, turbula, turbulum, turbulium, brulium, brogliare ».

A son tour, dans son *Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne* (1862), Auguste Scheler considérera que « brouiller » (comme « brogliare » en italien) semble représenter l'allemand « brudeln » ou « brodeln » (= jeter des vapeurs, bouillonner, remuer, brouiller). Cette origine expliquerait également le substantif « brouillard » (au sens de vapeur). Pour justifier la conformité des formes entre les 3 langues, A. Scheler rappellera la forme italienne « briglia », de l'allemand « bridell », celle française de « haillon » de l'allemand « hadel » et peut-être aussi celle de « souiller » de l'allemand « sudein ».

Le doute semble persister de nos jours puisqu'on peut lire dans le *Dictionnaire étymologique et historique du français* (Larousse, 1994) que brouiller vient « peut-être de brou (bouillon, écume, boue) avec influence des verbes en -ouiller ou du gallo-roman « brodiculare » du germanique « brod » »<sup>3</sup>.

A. Rey, de son côté, privilégie dans le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* (1993) la seconde option, considérant que c'est la seule qui permette de rendre compte des formes anciennes du mot français à 3 syllabes « broueillier ». Selon Rey, « brouiller » est issu de « brodiculare », dérivé lui-même de « brodicare », postulé par le dialecte italien de Bergame « brodigar » (souiller) et dérivé du germanique « brod » (=bouillon, brouet). Le mot brouet, d'abord « broet » (13<sup>e</sup> s.) viendrait lui-même du vieux français « breu » (1200-1250), lui-même issu du germanique « brod » (bouillon, jus) dont on

retrouve une trace dans l'allemand « brauen », (brasser) ou l'anglais « to brot » (bouillonner), et « to brew » (brasser). Une racine indo-européenne, « bhrew », serait associée à l'idée de bouillonnement. Voici pour l'étymologie du terme.

### A travers les langues et les cultures...

Pour désigner l'ébauche que constitue le brouillon, certaines langues choisissent une périphrase : c'est le cas de la langue anglaise qui retient « rough copy » (qui signifie littéralement « copie approximative ») ou encore « rough draft ». Il est tout à fait significatif que les différents sens de l'adjectif « rough » contiennent les sèmes de la rugosité, de la rudesse, de l'incomplétude, de l'agitation...

C'est également par une périphrase que le brouillon est désigné en langue italienne. Cette périphrase « brutta copia », qui peut être comprise comme copie à l'état brut, est pourtant composée non pas de l'adjectif « bruto » qui signifie brut mais bien de l'adjectif orthographié avec deux « t », soit « brutto » qui désigne le caractère de ce qui est mauvais, sale, vilain, laid. En revanche, la périphrase utilisée en langue allemande pour nommer le brouillon « Erster Entwurf », littéralement premier jet, comporte, elle, davantage le sème de la conception que celui de la confusion. Le substantif « Entwurf » est en effet utilisé pour désigner un projet, une ébauche.

D'autres langues ont choisi, elles, un substantif : en espagnol, le brouillon est nommé « borrador », (de « borrar », qui signifie biffer, barrer, raturer, effacer). Il est présenté comme le lieu de la rature. L'ébauche est désignée par le substantif « borrón » qui signifie au sens propre « tache » (d'encre) et au sens figuré « défaut ». Qu'il s'agisse du premier ou qu'il s'agisse du second, le sens est bien là : celui de la saleté. Il n'est pour s'en convaincre que de poursuivre la lecture d'un dictionnaire et de lire : « brouillonner = escribir un borrador, escribir mal ». La langue arabe est encore plus explicite et éloquente quant à l'état de l'ébauche puisqu'elle réserve au brouillon en tant qu'esquisse, que projet, l'appellation de « mussawaddah » (de « aswad » = noir) en langue soutenue et de « wassâkh » (qui veut dire littéralement saleté) en arabe dit « moderne ».

### A travers les champs...

Dans l'usage le plus couramment admis, le terme « brouillon » renvoie au premier état d'un écrit avant sa mise au net. Deux familles de sens caractérisent cette appellation depuis le 17<sup>e</sup> siècle: le terme désigne d'une part une personne semant le trouble dans les affaires ou manquant de clarté dans ses idées (nom et adjectif) et, d'autre part, un écrit de premier jet, que l'on se propose de corriger ou déjà corrigé. Par métonymie, on appelle aussi « brouillon » le support matériel de l'écriture, le papier destiné à l'élaboration de l'écrit. Le sens du terme s'est quelque peu élargi depuis sa naissance puisque l'on admet que le brouillon puisse être écrit et/ou mental, griffonné (manuscrit) ou imprimé (tapuscrit)..

Dans leurs définitions, les dictionnaires s'accordent pour renseigner sur la nature et l'aspect de l'objet : on peut lire par exemple dans le *Petit Larousse* (2004) « premier état d'un écrit avant sa mise au net », dans le *Nouveau Petit Robert de la langue française* (2007) « première rédaction d'un écrit qu'on

se propose de mettre au net par la suite » ou encore dans le *Grand Larousse Universel* (1995), « première forme d'un écrit quelconque, que l'on corrige, rature, surcharge, avant de le recopier ».

En revanche, on ne s'attache jamais à décrire sa (ses) fonctions, pas plus que n'est évoqué le caractère potentiellement pluriel de l'objet comme s'il n'existait qu'une version, qu'un état, qu'une rédaction<sup>4</sup>. De fait, tout le travail d'écriture-réécriture, si caractéristique du manuscrit, disparaît derrière de telles définitions. L'attention se focalise dans ces définitions sur le support plutôt que sur l'outil : on sait ce que c'est mais on ne sait pas « à quoi ça sert ».

Lorsque l'on entreprend de rechercher les synonymes du mot brouillon, on est renvoyé à des substantifs relevant de champs sémantiques fort différents : artistico-littéraire (manuscrit, esquisse, dessin, ébauche), juridico-administratif (main courante), technique (plan, schéma, topo) et à une liste d'adjectifs dont il est difficile de ne pas saisir la forte connotation négative : *confus, agité, tumultueux, désordonné, embrouillé, nébuleux, troublé, taquin, tracassier, compliqué, dissipé, trublion, embrouilleur, brouillard, instable, fumeux, esprit confus, filandreux et étourdi*<sup>5</sup>.

Les vocables relevant du même champ lexical ne sont pas épargnés par cette connotation. Il n'est que de lire *brouillage, brouillami, brouillard, brouillasse, brouillasser, brouille, brouillé, (se) brouiller, brouillement, brouillerie, brouilleur, brouillis, brouillonner, brouhaha, embrouillami, embrouille, embrouillement, embrouiller, imbroglia* pour déduire *confusion, trouble* et autres états tumultueux. La recherche des antonymes ne peut que donner raison à une attitude pour le moins réservée à l'endroit du brouillon puisque l'antonyme le plus utilisé en situation scolaire est précisément « le propre » qui constitue de toute évidence une véritable « phobie » chez l'apprenant en difficulté scripturale.

Il est clair, après ce petit tour des désignations dans certaines langues, que le mot porte, dans son étymologie, ses définitions et ses synonymes, des sèmes relevant de l'ambivalence, voire du paradoxe, entre tout ce que le brouillon présente comme signifiante pour le moins négative (saleté, désordre, tumulte et confusion...) et le bouillonnement de la pensée, producteur et créateur d'idées. Ne dit-on pas figurément les bouillons de l'âge, de la jeunesse pour signifier emportement, excès, mais aussi inventivité, dynamisme et création ! Et si brouillon rime avec bouillon, c'est bien que l'ébullition et l'effervescence, qu'elle soit d'un liquide ou de la pensée, est suivie d'un résultat où le désordre est producteur d'ordre, de sens. C'est cette ambivalence qui se retrouve me semble-t-il précisément dans les représentations du brouillon d'une population étudiante, représentations que j'ai pu dégager à la suite d'un questionnaire et d'un test d'association verbale<sup>6</sup> administrés à l'ensemble de la population étudiante du département de français de mon université.

## Brouillons et Paradoxes

Lors de ma recherche, je parlais de l'hypothèse que les étudiants avaient une représentation réductrice du brouillon, ce qui pouvait constituer un obstacle à l'écriture en général et à la réécriture en particulier. En fait, l'analyse des

réponses et l'étude du rapport à l'objet-brouillon m'ont conduite à nuancer mes propos puisque je suis parvenue à la conclusion que ces scripteurs avaient un rapport paradoxal au brouillon en particulier et à l'écriture en général. Les réponses à une association de mots (exercice-type du non-contrôle par l'esprit des réponses) s'articulent en effet autour de la dichotomie favorable/défavorable, positif/négatif, attrait/répulsion, désirs/craintes.

Certes, l'utilité du brouillon semble faire l'unanimité chez les étudiants interrogés qui n'hésitent pas dans leurs réponses à une question ouverte et à l'association de mots à attribuer à l'objet toutes les vertus, toutes les fonctions. Le brouillon est en effet tour à tour défini comme :

un espace/lieu privé, voire intime, un espace de liberté, de défoulement et de distraction : on peut y noter tout ce qu'on veut, y dessiner, sans trop se préoccuper de rien ni de personne,

un objet scolaire identifiable à ses outils, ses supports,

une étape intermédiaire, une phase de l'écriture, un avant-texte, le lieu du discours entre soi et soi,

un lieu d'élaboration de la pensée et d'opérations mentales, un lieu d'organisation des idées et de fabrique du texte,

un espace de travail sur et avec la langue, un lieu d'opérations linguistiques (toilette orthographique, révision...)

un espace/temps de réflexion qui assure au scripteur le recul nécessaire avant la " copie " au « propre ».

Cette conscience de l'utilité du brouillon ne va pourtant pas sans un sentiment opposé qui en fait un objet de honte, un objet que l'on a de la peine à montrer, à fortiori à remettre. L'attitude des étudiants est, on ne peut plus, ambivalente : ils savent que c'est un objet scolaire et pourtant ils ne souhaitent pas le remettre à l'enseignant. Ils reconnaissent que c'est le lieu de la rature, de la fabrique du texte mais ils s'empressent de le mettre au propre avant, que de le montrer ; ils sont convaincus que le brouillon n'est qu'un avant-texte et pourtant ils en ont honte.

Ce sont toutes ces contradictions que j'appelle " les paradoxes du scripteur non expert ". Ces paradoxes résident dans le fait suivant : alors qu'ils ont conscience que le brouillon n'est qu'une première étape de l'écriture, les étudiants " souffrent " de montrer des écrits fautifs, désorganisés et « sales » ? C'est ce rapport ambigu, paradoxal, voire contradictoire, qui, à mon sens, accentue les tensions chez ces scripteurs, lesquelles tensions augmentent leur insécurité scripturale. Ils se réfugient alors derrière une apparente satisfaction du produit écrit, qui justifie à leurs yeux que le retour sur le déjà là ne soit ni nécessaire, ni effectif<sup>7</sup>. Quelques petites modifications de surface, quelques modifications de l'énonciation leur donnent facilement " bonne conscience ". Ils ont écrit, ils ont révisé.... Ils auront ou non réussi.

## Un monde à soi

Parce qu'il est la première forme de ce qui est voué à être recopié, le brouillon n'est certes pas destiné à être lu par une autre personne que son propre auteur,

à moins que ce dernier ne le propose à la lecture de tiers.

« Territoire de l'intime », ainsi que se plaît à le nommer M. C. Penloup, il offre à celui qui le pratique un espace de liberté. C'est peut-être ce qui explique que lorsque dans le cadre scolaire on demande à des scripteurs de remettre leurs brouillons ?, cela est la plupart du temps perçu comme une véritable intrusion dans leur sphère privée, comme une violation de leur liberté et de leur espace.

C'est ce qu'exprime d'ailleurs un des témoins quand il écrit : « Je pense que le brouillon révèle énormément sur l'individu. C'est pourquoi je préfère ne pas le remettre. Je préfère que l'on n'entre pas dans mon intimité. C'est une manière de se préserver. ». C'est précisément parce qu'il ne constitue pas la version définitive que le scripteur remet à son (ses) lecteur(s), que le brouillon est considéré comme un espace intime et personnel, un « espace de soi à soi »<sup>8</sup>. C'est ce qui fera dire à l'un des sujets, en parlant du brouillon, « mon monde à moi » et à un autre, « un lieu de rencontre avec soi-même ».

Le brouillon, écrit scolaire non standard certes mais écrit scolaire quand même, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, apparaît comme le lieu de l'« intime », de l'« intimité » et du « privé » par opposition au « propre », écrit scolaire standard<sup>9</sup>, qui deviendra propriété des autres aussitôt remis (enseignant, institution).

On peut observer que certains scripteurs n'hésitent pas à parler de « propriété » pour justifier leur opposition à la lecture de leur brouillon. Cela leur appartient, ils ont donc le droit de refuser de le montrer ou de le remettre, fût-ce à celui qui leur est hiérarchiquement supérieur : « Je ne préfère pas remettre mon brouillon. Il m'appartient (...) Il y a dessus ma propre manière de penser. (2<sup>ème</sup> année) », ou encore, « Je sens que le brouillon est personnel et l'enseignant a le droit de corriger le propre et non pas de voir mon brouillon. (1<sup>ère</sup> année) ». L'accumulation et la récurrence des adjectifs possessifs (mon, ma) et des pronoms (je, me, m', moi) dans le corpus recueilli indiquent sans aucun doute le besoin qu'ont certains scripteurs de s'affirmer comme sujets autonomes, libres de posséder « ce quelque chose » auquel ils refusent l'accès à l'Autre.

L'utilisation du « je » dans ces réponses est d'autant plus remarquable que, lorsqu'il s'agissait de rendre compte des lieux de difficulté de l'écriture, de nombreux témoins ont favorisé plutôt le « nous », le « on » et les formes impersonnelles. Si les fautes peuvent appartenir à tous et concerner tout le monde, le brouillon, lui, n'appartient qu'à celui qui l'a produit. Il en est le propriétaire. Lui seul peut décider de ce qu'il veut en faire. N'est-ce pas la preuve que nous nous situons bien dans la sphère privée, cet espace clos qui doit rester inaccessible aux autres ? Espace dans l'espace : espace intime au sein de l'espace institutionnel. On comprend alors que le rapport à l'objet soit aussi ambigu, ambivalent.

### Un dialogue entre soi et soi

On pourrait être surpris de lire chez les témoins interrogés des formules comme « dialogue entre moi et moi » ou « discours avec soi », d'autant que pour dialoguer et discourir, il faut être deux au moins. Lorsque Kerbrat-Orecchioni

définit le dialogue, c'est précisément la dimension duelle, voire plurielle, qui est soulignée puisque le dialogue au sens strict renvoie à une intervention alternative de deux locuteurs<sup>10</sup> (dialogal), tandis que dans un sens plus étendu, il s'agit d'un discours adressé unilatéral qui n'attend pas de réponse mais qui incorpore plusieurs voix ou interlocuteurs (dialogique) (Kerbrat-Orecchioni, C, 1990 : 15).

Peut-être alors faut-il voir dans les réponses des étudiants la perception de la dimension interlocutive des brouillons et rien de ? moins que la conscience de " la double locution " dont parle Lebrave (1987) et selon laquelle le locuteur joue deux rôles dans son manuscrit: celui de scripteur et celui de lecteur/ relecteur, ces deux rôles étant assumés continuellement :

"(...) une multiplication des rôles chez le sujet-auteur, multiplication dont les effets énonciatifs sont mal connus, mais très certainement considérables : l'auteur est à la fois le JE qui écrit, qui se lit, qui s'auto-commente et s'auto-censure, qui réécrit, etc. "11.

Cette multiplication des rôles fait avancer à Grésillon (2002 : 23) que " l'avant-texte est donc une sorte de dialogue de l'auteur avec lui-même, et plus précisément de l'auteur-scripteur avec l'auteur-lecteur lisant son propre écrit, le commentant, l'interrogeant, l'évaluant (" Cela ne me paraît pas mauvais [...] Mais ce qui ne me plaît pas c'est que ") , le raturant, lui posant des questions auxquelles celui-ci va répondre, etc. "

C'est aussi ce que révèle Anis (1983) quand il propose de rapprocher le brouillon du " soliloque ":

" Le brouillon est un écrit dont le destinataire et le destinataire se confondent. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de dialogue : ici on se parle à soi-même, l'on s'encourage ou se critique, on se démultiplie " (Anis, J, 1983 : 81).

Il reste que dans le cadre scolaire, le brouillon est un outil didactique et que l'enseignant ne saurait être exclu ni du « soliloque », ni du « dialogue », si l'on admet qu'enseigner/apprendre à écrire, c'est enseigner/apprendre à réécrire et que le brouillon peut (doit) trouver sa place dans une pédagogie de l'erreur.

### De l'identité rédactionnelle<sup>12</sup> à l'identité personnelle

Ce sens aigu de la propriété et de l'appartenance quand on leur parle de leur brouillon aide sans doute les scripteurs à se protéger. Se protéger essentiellement du regard évaluateur de l'enseignant qui risque de mal les juger : « Je me trouve gênée et je préfère ne pas remettre mon brouillon dans cet état. Je me sens ridicule et que c'est de la banalité que j'écris. (1<sup>ère</sup> année) ou « Je crains de ne pas être à la hauteur et que mon écrit ne plaise pas au professeur. (1<sup>ère</sup> année) ou bien encore « L'étudiant aime se présenter toujours comme quelqu'un de compétent, qui ne fait pas d'erreurs. Il se sent gêné si l'enseignant l'oblige à montrer son brouillon. (4<sup>ème</sup> année).

Ces sujets sont de toute évidence soucieux de l'image qu'ils renvoient, ce qui n'est pas extraordinaire en soi. Qu'ils cherchent à se faire valoir aux yeux

de l'enseignant n'est pas plus extraordinaire. Ils répondent seulement à la description qui est faite par les psychologues sociaux du sentiment d'identité<sup>13</sup> tel qu'il se réalise dans le sentiment de valeur : " Avoir le sentiment d'être c'est avoir de la valeur pour quelqu'un d'autre socialement signifiant et digne d'intérêt ". (Mucchielli, 2002 : 74)

Les recherches des psychologues montrent que chaque individu cherche à se faire valoir aux yeux de ceux dont le jugement compte pour lui. Il est clair que dans un contexte scolaire, c'est le regard de celui qui est hiérarchiquement supérieur, en l'occurrence l'enseignant, qui compte.

Les scribeurs soucieux de l'image qu'ils renvoient d'eux-mêmes cherchent en fait à satisfaire des besoins d'appartenance, de reconnaissance et d'accomplissement personnel<sup>14</sup>. Ces besoins sont d'autant plus importants que les témoins interrogés portent un regard très sévère sur eux-mêmes et ont pour la plupart d'entre eux une faible estime de leur personne. Leur jugement est tout aussi sévère quand il s'agit de parler du brouillon : un examen attentif du vocabulaire lié au brouillon révèle en effet l'emploi de nombreux adjectifs et substantifs de type dépréciatif, négatif : " mal organisé, mal présenté, mal écrit, mal dit, mal formulé, incohérent, illisible, désordonné, pas propre, pas ordonné, pas clair, bête, bêtises, sottises, absurdités, hors-sujet, faible, ridicule, banal, banalité, torchon, saleté, sale, lacunes, lenteurs, faiblesses. "

Les psychologues sociaux se sont déjà penchés sur la question du « concept de soi » ? et ont montré que ce dernier pouvait être associé à un sentiment positif - on parle alors d'estime de soi élevée - ou à un sentiment négatif - faible estime de soi. La plupart des psychologues avancent que le « concept de soi » se forme tôt dans la vie de l'individu et est sujet à changements continus au long de la vie.

Voilà pourquoi il est nécessaire de retenir que pour changer le rapport des scribeurs à leur écrit, pour les aider dans leur processus rédactionnel, il faut changer leurs représentations même de l'acte d'écrire et de son support.

Ce qui est en revanche moins posé, c'est que le brouillon fasse corps avec son auteur. De toute évidence, nombreux sont les scribeurs qui s'identifient à leur brouillon et ont de la gêne à dévoiler un écrit fautif, peu organisé et mal présenté. Ils considèrent le brouillon comme un reflet de leur personne au point que découvrir leur brouillon, c'est quelque part les découvrir, les mettre à nu :

« C'est pour ça qu'on ne veut pas le remettre parce qu'on est honteux de nos erreurs et de nos bêtises. (1<sup>ère</sup> année »), ou bien, « Quand on utilise un brouillon, généralement on fait des fautes, alors que l'étudiant ne veut pas que son enseignant voie ses erreurs. Il veut toujours montrer son bon côté. (4<sup>ème</sup> année) », ou encore, « Sur le brouillon, vous mettez vos idées librement puis vous gardez les bonnes. Vous faites des fautes ce qui peut dévoiler vos faiblesses. C'est très gênant de dévoiler ses faiblesses à son enseignant (4<sup>ème</sup> année) ».

L'auteur et l'objet ne forment plus qu'un, indivisible. Porter un regard critique sur le brouillon, c'est porter un regard critique sur son auteur, ce que certains scribeurs ne semblent pas prêts d'accepter :

« (...) Rendre mon brouillon à mon professeur lui donnera une fausse idée, peut-être

même une mauvaise idée. Je préfère de loin lui remettre le propre tout court (4<sup>ème</sup> année ») ou bien, « Je ne veux pas remettre mon brouillon pour éviter l'anticipation dans le jugement (4<sup>ème</sup> année) », ou encore, « Je n'aime pas que les autres lisent mon brouillon parce que sur le brouillon il n'y a que des représentations des idées, à l'état primaire et que je garde pour moi. Je me base sur ces représentations pour remettre un travail bien fait. Je préfère ne pas remettre mon brouillon à l'enseignant parce que ce n'est pas le vrai reflet de la compétence de son auteur. (4<sup>ème</sup> année) ».

Il semble bien que les scripteurs procèdent par analogie : dans leurs représentations et dans celles qu'ils disent être celles de leurs enseignants, un brouillon mal organisé, fautif et raturé est égal à un scripteur brouillon, désorganisé et incompetent. Une véritable (con)fusion se réalise entre l'être et le scripteur. Les discours des étudiants mettent donc en relief un rapport à l'écrit essentiellement marqué par la honte de montrer son brouillon et la crainte d'être mal jugé. Ces deux idées récurrentes sont le fait de scripteurs en insécurité ayant tendance à se dévaloriser et à dévaloriser leurs pratiques. C'est bien là me semble-t-il que la didactique de l'écriture a un rôle à jouer : mise en place de séquences didactiques visant à initier les étudiants à la réécriture, travail sur les manuscrits d'écrivains pour déconstruire le mythe du don d'écrire et celui de l'écriture-reflet, enseignement/apprentissage des stratégies de révision...

## Conclusion

Je ne résisterai pas pour conclure ces nombreux paradoxes à dire qu'il en va du brouillon comme de la rature qui le structure, d'avoir « une existence double : [...] tout à la fois perte et gain, manque et excès, vide et plein, oubli et mémoire »<sup>15</sup>. Il reste à tirer parti de cette ambivalence pour faire évoluer ce système d'explications cohérent que constituent les représentations et à amener les étudiants à devenir les premiers auteurs-lecteurs-correcteurs efficaces de leurs produits en réhabilitant le statut du brouillon : valoriser le « saliscrit », ce manuscrit sale, cet objet de honte, comme le lieu d'exercice de la machine à penser (Ricardou), comme la page noircie qui fait naître la lumière (N. Racine), en un mot, en faire un outil pour créer avec<sup>16</sup>.

## Notes

<sup>1</sup> Ce néologisme qui rime avec « manuscrit » s'est imposé à moi tant le sème de « saleté » est récurrent dans les discours mais aussi dans les dénominations.

<sup>2</sup> L. Kadi, « Pour une amélioration de la production écrite des étudiants inscrits en licence de français : un autre rapport au brouillon », Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Constantine, 674 p., 2004.

<sup>3</sup> Il reste que, malgré le doute sur l'étymologie de « brouiller », le mot ne figure pas dans le *Dictionnaire des étymologies obscures* de P. Guiraud (1982) lequel ouvrage dresse « un inventaire des étymologies inconnues, obscures, douteuses ou assorties d'un peut-être, voire d'un simple conditionnel hypothétique ». Seul l'étymon « brou » (1564) est consigné et considéré comme une extension de « brout » au sens de « pousse ».

<sup>4</sup> Il est à ce titre tout à fait symptomatique que le mot brouillon soit généralement utilisé au singulier : on parle d'un brouillon raturé, illisible, d'un brouillon de lettre ou de discours, de faire

le brouillon, d'écrire ou de rédiger au brouillon, de préparer le brouillon....

<sup>5</sup> Tous ces synonymes sont rapportés dans un ordre décroissant de fréquence dans le Portail Lexical du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL, CNRS).

<sup>6</sup> Les sujets interrogés étaient invités à produire dix mots qui leur venaient spontanément à l'esprit à la lecture du mot « brouillon ».

<sup>7</sup> L'analyse des brouillons a révélé que la majeure partie des modifications s'effectue lors de la phase d'écriture. Très peu de modifications lors de la phase de relecture. Les scripteurs insécures ont de la difficulté à revenir sur les choix premiers et semblent se satisfaire de leur production.

<sup>8</sup> Fabre, C, 1990 : 48.

<sup>9</sup> C'est Fabre (1983) qui fait cette différence.

<sup>10</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>11</sup> Grésillon et Lebrave, 1983.

<sup>12</sup> Guibert (R), 1994.

<sup>13</sup> Selon Mucchielli (2002), « le sentiment d'identité - qui recoupe largement la conscience de soi - peut se décomposer en une série de sentiments reposant sur la permanence de processus d'évaluation et d'intégration-identification. », p. ?

<sup>14</sup> Correspondent dans la pyramide de Maslow aux catégories 3 (besoin d'appartenance), 4 (besoin d'estime de soi et d'autrui) et 5 (besoin d'actualisation de soi).

<sup>15</sup> A. Grésillon, « *Raturer, rater, rayer, éradiquer, radier, irradier* », [en ligne], Mis en ligne, le 23 Octobre 2006.

<sup>16</sup> C'est Goody qui considère l'écriture comme un outil pour penser avec.

## Bibliographie

Anis (J). « Préparatifs d'un texte : *La fabrique du pré*, de F. Ponge ». In *Langages*, 69, Larousse. 1983.

Barré-de-Miniac (C). *Le rapport à l'écriture. Aspects théoriques et didactiques*. Presses Universitaires du Septentrion. Coll. Savoirs mieux. 2000.

Dabène (M). *L'adulte et l'écriture. Contribution à une didactique de l'écrit en langue maternelle*. Bruxelles: De Boeck: Coll. Prismes. 1987.

*Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse, 1994.

Fabre (C). *Les brouillons d'écoliers ou l'entrée dans l'écriture*, Ceditel / L'atelier du texte, Grenoble. 1990.

Flowers (L.S) & Hayes (J.R). « Identifying the Organization of Writing Processes ». In L.W. Gregg et R.E. Steinberg (Eds), *Cognitive Processes in Writing*. Hillsdale, N.J. Lawrence Erlbaum Associates, 1980.

Flowers (L.S) & Hayes (J.R). « A Cognitive Process Theory of Writing ». In *College Composition and Communication*, 32 (4), 1981.

Grésillon (A). « Langage de l'ébauche: parole intérieure extériorisée ». In *Langages*, 147, Larousse. Septembre 2002.

Grésillon (A) & Lebrave (J.L). « Manuscrits. Écriture. Production linguistique ». In *Langages*, 69, Larousse. 1983.

Kadi (L). « L'association verbale : un instrument d'instigation des représentations sociales », In *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique*, Hommage à J. Billiez, Paris, L'Harmattan, 2007.

Menage (G). *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1750. Tome I. 1973.

Mucchielli (A). *L'identité*. Paris : Presses Universitaires de France, Coll. Que sais-je ? 2002.

Penloup (M.C). « Représentations du brouillon et apprentissage de l'écriture ». In *Le français aujourd'hui*, 108, Décembre 1994.

Picoche (J). *Dictionnaire étymologique du français*. 1994.

Rey (A). *Dictionnaire Historique de la Langue Française*. Le Robert. 1993.

*Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle*. CNRS. 1975.

Vygotsky (L). *Pensée & langage*. Traduction de Françoise Fève. Paris : Coll. La Dispute. 3<sup>ème</sup> édition, 1997.